

VOISINS ANIMAUX

HENRY D. THOREAU

VOISINS ANIMAUX

SÉLECTION DE MICHEL GRANGER

TRADUCTION DE BRICE MATTHIEUSSENT

LE MOT ET LE RESTE

2016

VOISINAGE ET EMPATHIE : COMPRENDRE L'ANIMALITÉ

« [...] je me retrouvai soudain le voisin des oiseaux; non que j'en aie emprisonné le moindre, mais parce que je m'étais moi-même mis en cage dans leur voisinage. »

Walden

« Je passe un temps considérable à observer les habitudes des animaux sauvages, mes voisins. »

Journal

Dans le récit consacré à son expérience de vie au bord du lac Walden, Thoreau a intitulé l'un des chapitres « Voisins animaux » (« *Brute Neighbors* »): il y relate quelques observations de créatures présentes à l'entour – souris, perdrix, fourmis, huard et canards. Le titre particulier de ce bestiaire relève de la provocation par le rapprochement surprenant qu'il opère entre l'animalité bestiale (*brute*) et les personnes qui habitent le plus près (*neighbors*), comme si Thoreau annonçait aux habitants de Concord, ses premiers lecteurs: pendant deux ans, je vous ai quittés, vous qui êtes obnubilés par l'argent et l'accumulation de biens matériels, vous qui vous croyez supérieurs par vos croyances religieuses; j'ai pourtant préféré la compagnie

de « voisins » bien plus intéressants et nullement inférieurs. La réhabilitation de l'animalité par l'utilisation d'un terme normalement appliqué aux humains relativise dans le même temps l'importance des éventuelles prétentions américaines à la civilisation, à la réussite économique et à la modernité technique. Dans *Walden* (1854), Thoreau fait ainsi entendre une voix dissidente, antidote au dessèchement de la vie par la société industrielle et mercantile ; il se décentre par rapport au village pour se déporter du côté des animaux qui vivent en secret dans les bois, indépendamment des activités humaines. De cette façon, il laisse entrevoir qu'il envisage la possibilité d'un autre mode de vie, prenant sérieusement en compte la nature.

Thoreau se réfère aux animaux qu'il a observés comme à des « co-habitants », des êtres dont il partage l'habitat, voire à des « amis » auxquels il se sent apparenté par plus d'un trait. Mais la qualification la plus forte réside dans la connotation religieuse du mot anglais « *neighbor* », qui est inévitablement absente de la traduction française : la nuance introduite par cet écho invite à concevoir l'animal comme son « prochain », celui que le précepte biblique commande d'aimer comme soi-même (« *Thou shalt love thy neighbor as thyself* »). Thoreau situe les animaux à égalité avec lui-même, leur accorde le statut de personnes (non-humaines) : en tant qu'ils sont ses semblables, ils possèdent une intelligence, une sensibilité, une curiosité. Thoreau ne s'emploie pas à déplorer leur manque de raison ni le fait qu'ils n'ont pas accès au langage, ce qui traditionnellement leur est opposé et prouverait leur infériorité ; au contraire, il s'efforce de brouiller la frontière entre l'humain et le non-humain pour opérer un rapprochement positif.

Ce faisant, il récuse la longue tradition philosophique qui s'est employée à séparer l'animal de l'homme et à souligner la supériorité de ce dernier. Alors qu'il reconnaît « le minéral, le végétal et l'animal qui est en [lui] », cette part de lui-même qui l'incite à vivre en plein air aussi souvent que possible, il lui importe de ne pas se couper de la nature en laquelle il se reconnaît pleinement, mais aussi de réintégrer tout ce qu'il peut, tout ce qui a été enfoui sous l'influence des normes civilisatrices. L'enjeu consiste à étendre son aire de vie, à l'enrichir grâce au détour par le non-humain. Sans doute s'éloigne-t-il périodiquement de l'humanité, celle des notables, des pasteurs et des négociants, mais pas celle des vieux paysans, des humbles bûcherons, des simples pêcheurs ou des chasseurs de rats musqués, tous ceux qui fréquentent les bois, les marécages, les rivières, ceux avec lesquels il aime partager un riche savoir sur la vie de la nature.

Walden donne un aperçu succinct de la somme de connaissances qu'il a emmagasinée au cours de ses promenades quotidiennes, ainsi que de sa passion pour comprendre les animaux des environs, mais c'est surtout dans l'immense *Journal*, principalement à partir de 1852 (« mon année d'observations », dit-il), qu'il se consacre intensément à l'étude de la nature. L'information factuelle rapidement notée sur le terrain est rédigée dans un cahier le soir même, mêlant aux considérations sur l'importance de la nature la précision du naturaliste averti, désireux de tout savoir sur les biotopes qu'il fréquente aux alentours de Concord. Ses intérêts varient au gré des saisons : un temps il se préoccupe des tortues, puis il recherche des nids d'oiseaux, ou suit les traces de renards dans la neige. Il y a donc des périodes où l'on voit qu'il « travaille »

plus particulièrement une question, avec insistance, son attention s'étant momentanément concentrée sur un sujet déterminé.

Le récit de ses promenades quotidiennes ne fait pas disparaître sa présence en tant qu'observateur : Thoreau s'implique dans ce qu'il voit et ressent, tout ce qui rend « [sa] vie plus riche et palpitante ». Il s'efforce d'être le mieux adapté à son environnement, pour savoir, telle l'abeille, où se trouvent les premières fleurs écloses au printemps. Il est avide de percevoir les relations, les coexistences en un même lieu, les influences, les interactions, c'est-à-dire, tous les faits qui pourraient fournir une clé pour comprendre le milieu naturel qu'il arpente. L'observation se poursuit dans un questionnement intellectuel constant concernant l'altérité de cette nature prodigieuse : qu'est-ce qui se passe *entre* lui et les objets naturels, en particulier les animaux ? La réflexion conduit à des considérations éthiques sur cette altérité qu'il respecte, sur la création de ce « voisinage » auquel il n'est pas indifférent. Thoreau veut retrouver le contact avec l'essence même du sauvage, avec *le primordial*. En cela il va bien plus loin que la traditionnelle confrontation identitaire américaine avec une nature imaginée comme « vierge » et ainsi supérieure à celle de la vieille Europe : il recherche une énergie vitale, originelle, sur laquelle fonder une vie plus intense et plus riche.

La réflexion soutenue de Thoreau sur l'animalité naît d'une longue expérience vécue, faite de proximité et de contact : lorsque les circonstances le permettent, Thoreau n'a pas de réticence à attraper grenouille, serpent, oiseau, ou écureuil, à tenir dans la main, voire à risquer une caresse furtive. Cette proximité, ou cette intimité même, ouvre la voie à la tentative de comprendre la pensée animale par la puis-

sance de l'empathie. Il note qu'à force de suivre un renard, ses pensées se sont « *enrenardées* » ; il essaie pendant un moment « de penser en brème », de même qu'il cherche à anticiper ce que le huard qu'il poursuit sur le lac Walden va bien décider afin de lui échapper. Intenses moments où l'on discerne l'effort pour sortir des cadres routiniers de la pensée et pour adopter d'autres catégories mentales, nullement inférieures, au contraire, car elles permettent des comportements parfaitement adaptés au milieu naturel. Penser « comme », tenter de communiquer, au point de ressentir ce que ces « personnes » éprouvent : Thoreau est sensible aux inquiétudes des oiseaux qui protègent leurs nichées. Il s'émeut de la souffrance des bœufs et chevaux qui rentrent fatigués par une journée de labeur excessif, car, même s'il est plus motivé par l'observation des bêtes sauvages, il est loin d'être indifférent aux animaux domestiques, au bétail de son village rural, ainsi qu'à la chatte de la maison. On pourra objecter que Thoreau s'engage dans des projections anthropomorphiques de sens, d'intentions, de sentiments, mais ses supputations prudentes révèlent avant tout le véritable désir de comprendre des êtres dont il pose au départ qu'ils se situent sur le même plan que lui, à égalité.

Le rapprochement avec les animaux, ce *voisinage* affectif, contribue pour Thoreau à définir la vision d'une existence en harmonie avec la nature ; la fonction de cette dernière n'est pas d'être exploitée pour ses ressources, mais d'offrir une extension à sa vie, la richesse d'un supplément. C'est pourquoi il ne doit pas tuer des êtres vivants et les rares fois où il s'est résolu à enlever la vie à un spécimen au nom de la cause scientifique, il dit l'avoir regretté. Il met en avant le respect absolu du vivant, même s'il s'agit

« seulement » d'un animal, en opposition à une culture où l'humain occupe le sommet de la hiérarchie. C'est donc une conception autre de la vie que Thoreau élabore par petites touches dans l'observation des animaux : l'homme n'y est plus exclusivement au centre de tout. De l'observation des tortues, par exemple, il tire un exemple admirable d'obstination ; elle révèle aussi la lenteur de cette forme d'existence où le temps s'étire : un modèle à opposer à la recherche de vitesse dénuée de sens qui agite la modernité américaine. Thoreau s'émerveille également de ce que la Terre prenne soin de conserver et de faire éclore les œufs qui lui ont été confiés par les tortues.

*

L'anthologie présentée ici se compose de quelques belles pages célèbres de *Walden* et surtout de multiples observations d'animaux retenues dans la sélection des 7000 pages du *Journal*, publiée en 2014. Le souci qui a présidé au choix de ces extraits a été de présenter à la fois la qualité littéraire de l'écriture de Thoreau, son sens aigu du détail révélateur, la variété de ses rencontres, ainsi que la persévérance méthodique et minutieuse avec laquelle il poursuivait sa quête d'information. Alors qu'il ne voulait certainement pas se restreindre à une approche froidement scientifique, le *Journal* contient cependant des tableaux, des mesures chiffrées et datées, sans que s'efface jamais l'implication personnelle, la recherche de sens et l'insatiable curiosité qui conduisaient sa recherche. Il raconte, par exemple, comment il n'hésitait pas à grimper en haut d'un pin pour vérifier ce qu'il pouvait bien y avoir dans un trou aperçu d'en bas : un nid d'oiseau, ou bien un abri d'écureuil ?

Il pouvait aussi rester de longues heures à écouter des grenouilles, à surveiller l'activité de passereaux dans un buisson. D'ailleurs, il fait remarquer l'importance primordiale de la patience nécessaire pour réussir à approcher les animaux. L'on est parfois surpris de sa capacité exceptionnelle à se faire accepter, plus ou moins à distance, parfois de très près, par la faune sauvage. Il n'hésite pas, si une occasion favorable se présente, à attraper oiseau, écureuil, grenouille ou serpent, avec rapidité et dextérité.

Il résulte du compte rendu de ces rencontres des récits captivants où transparait la passion fascinée de Thoreau pour les bêtes, une série de petites aventures qui présentent l'écrivain sous un angle combien différent du narrateur antimoderne de *Walden*, de l'anticonformiste acerbe, toujours prêt à s'opposer aux institutions, aux traditions et aux idées reçues: ici, c'est un homme bienveillant, admiratif, serein, à l'écoute d'une vie autre qui n'était pas reconnue par la société de son temps parce que son absence de valeur marchande ne la rendait pas digne d'intérêt. Bien que n'étant pas exhaustif, le regroupement de ces extraits donne à ce bestiaire l'ampleur d'une réflexion approfondie sur ce que l'attention portée à la vie animale peut enseigner à l'humanité.

Michel Granger

Les extraits suivis d'une date proviennent du *Journal* (traduction de Brice Matthieussent, *Le mot et le reste*, 2014); les autres sont tirés de *Walden* (traduction de Brice Matthieussent, *Le mot et le reste*, 2013). Les croquis reproduits dans l'ouvrage et qui illustraient l'édition de 1906, sont de la main de Thoreau.

Abeille


Le promeneur dans les bois et les pâtures les plus reculées se dit rarement que les abeilles très industrieuses qui bourdonnent sur les rares fleurs sauvages qu'il cueille pour son herbier dans quelque recoin isolé, sont, comme lui-même, des promeneuses du village, peut-être de son propre jardin, venues ici trouver leur miel pour ses ruches. Toutes les abeilles que nous avons vues étaient sur les verges d'or bleuâtres (*Solidago caesia*), qui sont tardives, durent longtemps et émettaient un léger parfum agréable, et pas sur les asters. Je me sens plus riche de cette expérience. Elle m'a appris que même les insectes croisés en chemin ne sont pas des paresseux, mais qu'ils accomplissent une tâche précise. Loin d'occuper simplement une place vague dans ce monde, chacune à cette heure vaque à ses occupations. Si donc il reste quelque douce fleur au versant de la colline, elle est connue des abeilles tant de la forêt que du village. Le botaniste devrait s'intéresser aux abeilles s'il désire savoir quand les fleurs s'ouvrent et quand elles se referment. Celles que j'ai nommées étaient les seules fleurs communes et prédominantes sur lesquelles on pût trouver des abeilles à cette époque de l'année. (30 septembre 1852)

Le second chaton de saule à feuilles larges (ou de n'importe quel saule) que j'aie vu éclos, – il y a trois ou quatre chatons

partiellement ouverts sur la petite branche –, je m’apprête à le saisir, mais découvre que des abeilles s’incurvent déjà sur tous les chatons à demi ouverts, enivrées de ce parfum précoce, – l’une peut-être une abeille à miel –, toutes si excitées par ces douceurs ou le pollen qu’il ne leur vient pas à l’idée de s’envoler. Diverses espèces d’abeilles, – dont quelques abeilles à miel –, ont des petites masses jaunes de pollen (?) sur les cuisses; certaines semblent le prendre dans leur bouche. Avec quelle rapidité et quelle assurance l’abeille trouve la fleur la plus précoce, comme si elle avait somnolé tout l’hiver parmi les racines de cette plante. Peu importe le mal que vous vous donnerez, un insecte trouvera probablement, – sans nul doute –, la première fleur avant vous. (17 avril 1855)

Aigle à tête blanche

Ai revu mon aigle à tête blanche, d’abord au même endroit, le déversoir du lac de Fair Haven. C’était un beau spectacle, il est surtout – c.-à-d. ses ailes et son corps – très noir devant le ciel, et ils contrastent très fortement avec sa tête et sa queue blanches. Il a commencé par voler bas au-dessus de l’eau; puis il s’est élevé peu à peu et a décrit des cercles vers l’ouest et White Pond. Allongé par terre avec ma longue-vue, je l’ai observé très facilement et il s’est tour à tour montré à moi sous tous les angles. Quand je l’ai observé de profil, j’ai remarqué que l’extrémité de ses ailes s’incurvait

 légèrement vers le haut comme une ondulation imprimée dans l’aile. Il a fini par voler très

haut, jusqu'à ce que je le perde presque parmi les nuages, en décrivant des cercles ou plutôt *des boucles* vers l'ouest



très haut par-dessus la rivière, les bois et les fermes, parfaitement caché dans le ciel. Celui qui mène une existence rivée au sol ici-bas ne sait jamais combien d'aigles nous survolent. Ils sont cachés dans l'empyrée. Je crois avoir bien rentabilisé ma longue-vue maintenant qu'elle m'a révélé l'aigle à tête blanche. Je le vois désormais de profil, telle une ride noire fendant les airs, sa tête blanche toujours tournée vers la terre, et maintenant il me montre son ventre et je contemple toute l'envergure de ses larges ailes noires, aux bords quelque peu déchiquetés. (23 avril 1854)

Araignée

Ai vu l'un de ces petits trous (que je croyais excavés par des scarabées ou des bousiers) dans le champ de seigle de Wheeler, là-haut près du cimetière, l'orifice ourlé muré comme un puits avec des fragments d'herbe sèche et des petits bouts de bois. J'ai entrepris de l'explorer, mais après la première pelletée j'en ai perdu la trace, car je l'avais rempli de sable. En trouvant un autre, j'y ai glissé une tige de molène à l'intérieur jusqu'à une profondeur surprenante, après quoi j'ai pu creuser en toute confiance. À quinze ou seize pouces de la surface, j'ai découvert une araignée noire, au corps long de près de trois quarts de